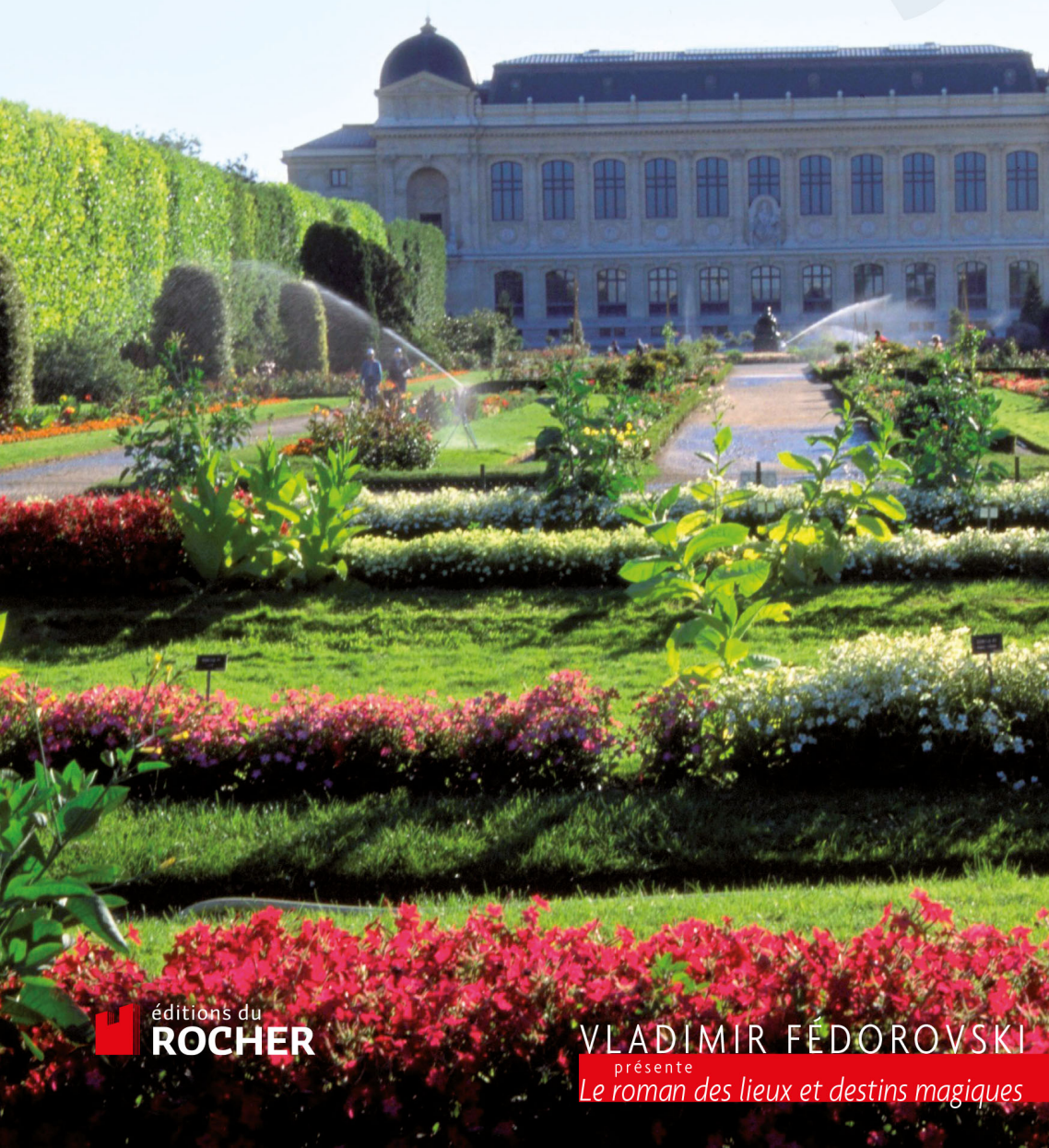


PHILIPPE DUFAY

Le Roman du Jardin du Roy



éditions du
ROCHER

VLADIMIR FÉDOROVSKI
présente

Le roman des lieux et destins magiques

LE ROMAN DU JARDIN DU ROY

DU MÊME AUTEUR

Jean Giraudoux, Julliard, 1993. Prix « Printemps de la biographie », 1994.
Jean d'Ormesson, Bartillat, 1997.

PHILIPPE DUFAY

Le Roman
du Jardin du Roy

éditions du
ROCHER

Collection « Le roman des lieux et destins magiques »
dirigée par Vladimir Fédorovski

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés pour
tous pays.

© Éditions du Rocher, 2009.

ISBN : 978-2-268-06838-1

ISBN pdf : 9782268095066

« Un peu plus aventureux, je me serais fait jardinier. »

Antoine Blondin

Prologue

Ce livre pourrait être dédié à Olivier le Daim, le malicieux barbier de Louis XI, croqué par le dessinateur JOB¹ aux côtés d'autres illustrations représentant Charles le Téméraire dévoré par les loups, la mort du Grand Ferré pendant la guerre de Cent Ans ou celle du Grand Turenne tué par une mitraille à la bataille de Salzbach. Images d'Épinal de l'Ancien Régime, avant Pellerin, stations d'un chemin de croix de la Vieille France suivi une première fois, un soir d'hiver, dans l'appartement de Jacques Perret, au troisième étage du 13 rue Guy-de-la-Brosse. À l'angle de la rue Linné. Toute proche des rues Cuvier, Buffon, Geoffroy-Saint-Hilaire. À deux « blocs » – comme diraient les New-Yorkais – des rues Lacépède, Quatrefage et Tournefort. Tout est déjà un peu dit...

Disparu en 1992, à l'âge de quatre-vingt-onze ans, l'auteur d'*Ernest le rebelle* et de *La bête Mahousse*, convaincu, comme Buffon, de « l'ordre des choses » et « fixiste » comme Cuvier, croyait, fidèle jusqu'au bout « au Trône et à l'Autel », en une France immobile mais ouverte sur le monde.

Sa femme Alice, « Nana », allait chercher des petits citrons verts, comme on en cueille au jardin de Pamplemousse, là-bas,

1. Jacques Onfroy de Bréville (1858-1931).

chez le manchot Poivre aux Mascareignes. Jacques vous préparait un, deux, trois « ti-punchs », selon une liturgie apprise à l'époque de *Roucou* et de ses aventures guyanaises. Yeux azur et moustaches blanches du vainqueur de Verdun, crâne à la Soljenitsyne, le vieux Français vous entretenait sur un ton blagueur de sa mélancolie : l'éléphant de mer avait déserté son bassin et les loups ne cessaient de se morfondre derrière les grilles du pont d'Austerlitz. Autant dire que pour lui, et depuis quelques décennies déjà, la France « foutait le camp ».

Plusieurs matins, nous sommes allés ensemble visiter le « Jardin du Roy ».

Selon un rituel immuable, quelle que soit la météo, Jacques Perret enfilait son imperméable « à la Humphrey Bogart », le ceinturait militairement, coiffait son inénarrable chapeau de toile et descendait lestement – le pied toujours marin, comme s'il se fut agi d'une cursive – le petit escalier aux marches trop cirées de son immeuble. Première station – incontournable – devant la fontaine Cuvier, et premier regret de ne plus y trouver la cabane de la marchande de bonbons qui, depuis Charles X au moins, enchantait les enfants. Deuxième escale devant la statue de Bernardin de Saint-Pierre assis, flanqué de Paul et Virginie. Perret, comme Poivre mais pour d'autres raisons, n'appréciait guère ce gandin chevalier : « Assis comme ça, avec une fesse en l'air, on dirait qu'il est en train de péter », ronchonnait-il. L'antienne du dépit, l'ulcération répétitive, s'exprimait au niveau du bâtiment de La Baleine, près de la coupe du séquoia, à propos de la disparition progressive des joueurs de dames au profit des joueurs d'échecs. Puis il trottinait dans le labyrinthe des Philosophes, jusqu'à la Gloriette. Et son regard perplexe se posait sur la colonne maçonnerie de la tombe de Daubenton.

On ne peut véritablement connaître le Jardin du Roy sans lunettes d'enfant – Michel Butor, l'auteur de *La Modification*, au titre trop darwiniste, avait les siennes. Sans un grand-père,